



Réception de Luc Deltisse

DISCOURS DE LUC DELTISSE

À LA SÉANCE PUBLIQUE DU 29 OCTOBRE 2022

Cher Paul Emond,

En m'adressant ce magnifique discours *héraldique*, vous me placez devant un tel miroir qu'il me sera difficile de me montrer à la hauteur du portrait qui s'y reflète. Prendre la parole après vous, c'est nécessairement décevoir.

Certes, vous ne m'accueillez pas ici en tant qu'orateur. Certes, écrire et parler sont des actions distinctes, puisque l'une engage la langue tout entière, tandis que l'autre circule dans le langage avec des instruments de fortune. Mais comment ne pas se sentir inférieur à sa tâche, après vous avoir entendu ? Et comment ne pas éprouver le regret de sa propre vie, quand on la compare à ce qu'elle aurait pu être, telle que vous la dessinez ?

La trajectoire d'un écrivain ne laisse derrière lui d'autres traces véridiques que ses livres. Le reste manque de preuves. J'ai toujours mené une vie sans boussole, persuadé que le Nord magnétique était en nous. Il en a résulté quelques désastres, qui parfois ressemblaient à des aventures, et parfois à des labyrinthes. Tout ce que vous venez de dire est exact, terriblement exact. Mais où étais-je, durant ces épisodes ? Est-il possible que la raison biographique ne soit pas la seule en jeu ? Je mesure en cet instant la distance qui peut exister entre soi et soi.

Les malheurs du temps m'ont conduit à exercer des métiers pour lesquels je n'étais peut-être pas fait, à accomplir des voyages lointains sans éprouver la moindre pulsion exotique, à vivre plus vite que la vitesse de mon sang. Je reconnais bien mes lignes de fuite : reste que je fuyais. Tout cela forme à la longue une sorte de jardin envahi de ronces, de grenier encombré de coffres sans serrures, dont je m'émerveille, car ils n'appartiennent pas à ma mémoire mais au roman.

Il fallait, pour m'accueillir si bien, avec une finesse pleine de recouplements judicieux – pour me saisir tout vif sans m'épingler comme un papillon, un orateur qui combine le talent du dramaturge campant un personnage, et les ressources du romancier démontant les ressorts d'une histoire privée : écrite, réécrite, raturée. L'auteur de théâtre reconnu que vous êtes, joué dans maints pays d'Europe, se double d'un étonnant romancier. Inventeur de Mordicus le faux naïf, du Plénipotentiaire culturel perplexe, de Céleste Crouque, le valeureux héros verbomoteur de *Plein la vue*, vous ourdissez dans votre salle des machines de purs objets voluptueux, et voilà que vous êtes monté sur le pont et que vous me campez à mon tour, usant de vos jubilatoires moyens langagiers pour évoquer la part de folie qui traverse ma vie sage et studieuse, sous les apparences d'un rêve éveillé.

Cher Paul Emond, nous ne sommes pas des inconnus l'un pour l'autre, mais ce qui nous relie, aujourd'hui comme hier, c'est un troisième homme, au sens que Platon lui donnait, une sorte d'absence-présence, de dénominateur commun qui serait à la fois le garant de nos entreprises, le regret de nos flèches perdues, le modèle de nos efforts de dépassement. Et surtout, qui soit un homme de cœur. Sans Jacques De Decker, bien des choses n'auraient pas eu cours, dans l'espace imaginaire de la culture. Et nous ne serions pas ici, tournés l'un vers l'autre, dans ce lieu qu'il a tant aimé, et qui est encore le sien.

Mes chères consœurs, mes chers confrères,
Mesdames, Messieurs, en vos titres divers,
Chers amis,

La mobilité de la vie est pour moi une source constante d'étonnement, et parfois de ravissement.

Je ne parle pas du fait que le temps passe, ou plutôt, que nous passons dans le temps. Mais de la multiplicité des situations et des incarnations que nous pouvons connaître, et du passage constant d'un état à l'autre, non pas successivement, mais même simultanément. Je parle de la possibilité que nous avons de circuler dans plusieurs univers à la fois, et en somme, de connaître plusieurs vies.

Sans changer de visage, sans même changer de nom, nous sommes bien des êtres alternatifs. Et il est d'autant plus facile de sentir en soi les ressources romanesques de

la vie qu'on les exploite, à sa manière, en improvisant sa partition, dans des rôles souvent inattendus¹.

Cette réflexion n'est pas étrangère à notre raison d'être ici : l'évocation d'un écrivain qui fut notre confrère, et qui était un des témoins les plus irréfutables de notre vie culturelle. Il est arrivé à Jacques De Decker de me dire, avec son lent sourire, plein d'une modeste assurance : « En somme, j'ai vécu d'expédients » et j'en tombais d'accord. Il fut mêlé à un grand nombre de choses, et pourtant il fut un solitaire, loin de la meute et pensant par lui-même.

Il a été directeur des pages culturelles d'un grand quotidien, président de la SACD et de diverses commissions, et bien sûr secrétaire perpétuel de l'Académie royale de langue et de littérature françaises, toutes choses qui ressemblent de loin à de grandes responsabilités ou à de grands exercices, mais ne l'étaient pas pour lui. Il n'appartenait pas à ses rôles. Il y veillait. Il avait d'ailleurs choisi, entre tous les arrangements possibles, de ne se lier, ni par des contrats, ni par des accords qui soient autre chose qu'un pacte réciproque. Pas de liens, pas de responsabilités qu'il ne puisse rompre d'un jour à l'autre pour changer de cap.

Sa voix, du reste, même quand il se battait pour une cause commune, n'était jamais celle d'un groupe, elle ne témoignait que pour lui. Il n'a cessé jusqu'au bout d'être en état de légèreté, d'équilibre de funambule, d'in-appartenance, d'écart du grand nombre. Ce qui veut dire qu'il n'a jamais cessé d'être libre.

La vitesse a consisté pour lui à s'adapter à cette liberté, tout en la vivant comme une exigence, et tout en continuant à mener des vies parallèles, qui convergeaient vers un seul point, le même pour tous, dont le nom varie avec la distance. Quelquefois il ressemble à l'horizon, impossible à atteindre, sauf dans l'éclair final, lequel eut lieu pour lui le 12 avril 2020.

Il me faut à présent sortir du temps, c'est-à-dire échapper à la répétition de l'absence, et faire le chemin à l'envers, de ce point fuyant d'aujourd'hui, à l'œuvre qui attend. Il faut que la multiplicité ne cache pas l'unité profonde. *Jacques De Decker ou la littérature*. Si la coutume était de donner un titre à l'hommage rendu à son prédécesseur, celui-ci serait tout trouvé.

¹ Cette mobilité consentie explique aussi le charme de certaines relations privilégiées, qui ne perdent pas le fil en passant d'un domaine à un autre, et qui maintiennent, pour notre plus grande part de bonheur, l'unité dans la diversité.

Après tant de rôles et tant d'existences, il apparaît dans la nudité de l'écriture. Tel sur sa tombe il n'est pas rappelé qu'il fut président, secrétaire perpétuel, directeur, ni même opérateur culturel sur tous les fronts de l'intelligence. On y lit simplement : *Jacques De Decker. Écrivain. 1945-2020*. Et il me semble que cela suffit.

Maintenant que nous tenons son œuvre entre nos mains, nous pouvons distinguer le dessin d'ensemble (les lignes de Nazca), qui compose le visage d'un homme entièrement engagé dans l'aventure de son époque et qui la perçoit dans tous ses aspects, au-delà des apparences.

Je peux donc parler de ce qui fut sa raison d'être, et aborder une œuvre, une personne, une rencontre, dont les ondes se prolongent jusqu'ici pour m'atteindre en plein cœur.

S'il y a une ligne phosphorescente de Jacques De Decker, elle est dans son théâtre d'abord, non parce que ses romans, ses essais, seraient d'une moindre force, mais parce que chez lui, tout en somme est théâtre, et les autres aspects de sa création s'y rapportent, s'y connectent et y trouvent leur sens profond. Le théâtre est la pierre angulaire de sa vie d'écrivain.

Le théâtre de Jacques De Decker m'apparaît comme un laboratoire à ciel ouvert. Il se déroule tout entier dans le monde visible, dans des circonstances banales ; et il met aux prises des êtres ordinaires : mais les expériences qui s'y déroulent sont chauffées à blanc. L'espace restreint (celui de la scène comme de l'action) a la forme d'un piège. Rien ne permet aux personnages assemblés pour les besoins de la pièce d'échapper à l'expérience en cours, qui au théâtre s'appelle la destinée.

La force de l'œuvre dramatique de Jacques De Decker a des causes précises : légèreté, radicalité, inexorabilité. Force ne qualifie donc pas seulement la qualité formelle de chacune des cinq grandes pièces² (*Petit matin, grand soir, Jeux d'intérieur, Tranches de dimanche, Fitness, Le Magnolia*), mais aussi et plus encore, leur cohérence, c'est-à-dire la vision d'ensemble, l'organisation volontaire et assumée de différentes facettes de la vie, de différents habitus sociaux, en une seule cérémonie de dévoilement et de démystification de la comédie humaine. Il en ressort l'impression

² Au nombre de six en réalité, car *Petit matin* a eu une existence autonome avant de revenir sur scène, 21 ans plus tard, enrichi d'une deuxième manche, *Grand soir*.

d'une vérité joyeuse et amère à la fois (combinaison difficile), et la figure d'un moraliste sans concession et la trace d'une complète liberté de jugement et de forme.

Ces œuvres proposent une vision originale, critique et tendre de l'aventure contemporaine. Elles sont toutes réussies, joyeuses, graves, efficaces. Mais leur rassemblement, leur effet d'enchaînement, fait surgir un sens plus profond. Chacune d'elles, prise dans son ordre chronologique, ricoche sur la précédente, y prend une force cinétique accrue, et permet d'organiser une histoire complète, où défilent : la liberté comme un mirage (*Petit matin*), l'ascèse du temps perdu (*Grand soir*), la mort comme révélateur (*Jeu d'intérieur*), les périls du quotidien (*Tranches de dimanche*), l'introspection truquée (*Fitness*), les faux effets de miroir (*Le Magnolia*) comme les rebondissements d'une unique aventure.

Toutes les pièces peuvent être lues ou vues dans l'ordre qu'on veut. Mais leur succession chronologique, en les faisant s'imbriquer les unes dans les autres de manière organisée, reconstitue le puzzle dans son intégralité.

On a pu dire que De Decker avait appliqué l'art du vaudeville à des sujets majeurs, plutôt que de pratiquer une modernité affichée pour traiter de sujets éphémères. Ce serait déjà une réussite frappante, mais ce n'est pas tout à fait vrai. Ainsi, la singularité de *Fitness*, monologue se déroulant dans une salle de remise en forme, et où la machine à ramer est présentée d'entrée de jeu comme une sorte d'instrument de torture, ne tient pas à ce contexte pittoresque, mais à la forme circulaire, correspondant aux mouvements de l'entraînement, à la ronde fermée des 11 séquences, qui ramène le 1 du début au double 1 de la fin, « pour remettre le monde à l'endroit » (derniers mots de la pièce).

De Decker dramaturge est un auteur très conceptuel, très organisé, créant des formes personnelles structurées qu'il utilise ensuite avec une parfaite aisance, une liberté d'allure qui ôtent, par leur légèreté de fait, ce que la construction pourrait avoir de trop abstrait.

Dans le même temps, ses romans poursuivaient cette mise en abyme de sa dramaturgie du quotidien, par leur organisation scénique très apparente, à commencer par *La Grande Roue*, dont la structure en série binaire, directement inspirée de *La Ronde* de Schnitzler, manifestait l'aisance créatrice d'un auteur très savant, très sensible et très intelligent – triade indispensable pour avoir une chance de réussir une œuvre majeure.

De ses romans et de ses fictions, quelques titres phares dominant. Après *La Grande Roue* (1985), fable des rencontres cycliques et du cercle intérieur, vient *Parades amoureuses* (1990), où le double sens du mot parade prend en tenaille le récit. On peut remarquer, dans ces deux livres, que la multiplicité apparente des situations et des scènes est au service, non d'une dispersion de la vie, mais de son unité profonde. La mise en place des détails centrifuges est happée par une écriture et un mouvement foncièrement totalisateurs.

De la même façon, les livres de nouvelles, *Tu n'as rien vu à Waterloo* (2003) ou *Modèles réduits* (2010), qui réunissent les récits majeurs de sa maturité, ne sont pas à proprement parler des recueils, mais un montage serré qui produit une vision concentrée et cohérente du monde actuel, tel qu'il est vécu dans le quotidien, dans le présent spatio-temporel, et non dans l'exotisme magique de l'universalité.

Ses essais publiés constituent, dans un continuum distinct, une sorte de contrepoint théorique à la grande veine fictionnelle. Tel *La Brosse à relire* (1999) où une trentaine d'écrivains contemporains sont percés à jour et n'en sont que plus vivants, car l'œil de Jacques De Decker n'est pas chirurgical, mais pictural. Tel *Un bagage poétique pour le 3^e millénaire* (2001), suite d'interviews vives et joyeuses avec des grands acteurs de la vie intellectuelle. Dans le flux de ces échanges, on entend la voix de Jacques, on devine son regard, et une vision s'impose, celle du sens, celle du destin des êtres.

Entre ces deux pôles, théâtre et fiction d'un côté, essais de l'autre, les biographies consacrées à *Ibsen* (2006) et à *Wagner* (2010) occupent une place à part. Outre la connaissance parfaite et fluide du sujet et l'extrême originalité du point de vue exprimé, ce qui frappe, c'est l'adhésion du biographe à ses modèles, c'est la certitude joyeuse qu'un grand artiste est un maître, et non un exemple paradoxal, c'est le plaisir de revendiquer, pour lui-même, cette phrase lumineuse de Wagner : « Je détruirai l'ordre établi, qui sépare le plaisir du travail », précieux indice pour comprendre le sens profond d'un immense labeur mené par Jacques De Decker, avec le flegme souriant d'un virtuose³.

³ La prestesse et la souplesse de ses idées le portaient toujours un peu plus loin que l'instant, que la vue immédiate des choses. Ses mains semblaient posées sur le sujet en cours, comme celles du pianiste sur son clavier : on croit qu'il se prépare à jouer, mais il joue déjà, avec l'élégance de la vie, lente dans ses mouvements, rapide dans le galop de ses enchaînements perpétuels.

Son rôle de traducteur et d'adaptateur, porté par sa parfaite maîtrise de trois langues germaniques et par l'intériorisation de leur culture, est dans toutes les mémoires. Mais comment ne pas souligner qu'il a fait passer, sur les planches du théâtre belge francophone, un grand souffle du large ?

Dans toutes ses œuvres, comme un effet de l'art, avec des modulations d'intensité variable, se retrouvent cinq éléments constitutifs : la transparence, le savoir-faire artisanal, la gravité, l'enthousiasme allant parfois jusqu'à l'injustice, et le sens de la synthèse, qui dit la vérité avant-dernière, mais laisse la fin ouverte, comme une porte de secours.

Frappant, tout de même, de découvrir que la mort n'interrompt pas une œuvre en cours, que le temps et l'esprit restent suspendus un moment au-dessus de l'absence : en train de se transformer en ce qui est la littérature tout entière, la littérature incarnée.

Car la littérature n'est pas l'ensemble des pages produites par un auteur, ni l'ensemble des pages écrites au fil des peuples et des temps. C'est une aventure de témoin solitaire, qui ne vaut que par cette solitude, et par ce ton qui n'appartient, chaque fois, qu'à un seul.

Je considère sa vie tout entière, son œuvre écrite et son œuvre vécue, comme une preuve que la littérature existe et qu'elle est le meilleur de la vie de l'esprit : cette densité du nom, ce comprimé de regard et de force, cette fluidité de la voix, ce changement de vitesse dans les côtes, ces reprises foudroyantes.

Durant le demi-siècle où il a exercé son activité de créateur, Jacques De Decker a tracé un sillage lumineux : celui d'une œuvre littéraire et critique considérable, qu'il est possible de découvrir à tout instant et dont la variété et la modernité jaillissent de la lecture, plus que jamais.

Il laisse aussi une œuvre moins directement visible, et d'autant plus fascinante à explorer : son activité de débateur, de passeur, de commentateur de la vie intellectuelle, véritable métier de veilleur de nuit, exercé avec une compétence et une vigilance toujours à la hauteur du sujet, et dont les traces écrites, visuelles et sonores révèlent un auteur de plain-pied avec toutes les formes de création.

C'est sa maîtrise critique qui relayait cette sensibilité profonde aux urgences du présent. Ses formules brillantes, parfois ludiques ou à l'emporte-pièce, traduisaient un

parti pris de lucidité. On peut s'en assurer en parcourant ses flamboyants éditoriaux dans la revue *Marginales*.

Il y a un style de l'intelligence, qui n'est pas à proprement parler une musique, ni un timbre de voix, mais une forme de pertinence, d'alacrité, qui se communique aux personnages d'une fiction ou d'une scène, et les fait échapper aux risques de l'abstraction, au profit d'une urgence, d'une pertinence du détail souverain. « La poésie n'est faite que de beaux détails », dit Voltaire, et sous cet angle, l'œuvre de Jacques révèle la vraie nature de ce combiné de sens stylisé et de petits faits concrets, qu'il réussissait si bien.

Chez lui, chaque action, chaque parole, chaque pièce, chaque chronique, chaque œuvre, chaque décision singulière dont la littérature était le sujet et le sens, appelait, entraînait la suivante, sans répit, sans coupure, sans dissociation : il était l'unité de nos lettres.

Pour cette raison, sa remarquable présence d'esprit, active tout au cours de son existence, continue à se manifester dans son œuvre, dans sa mémoire vivante, et dans l'intérêt qu'il réveille, dès que notre regard se porte sur lui.

Il disait lui-même au début de son intervention à la Chaire de Poétique de l'Université catholique de Louvain : « J'ai la conviction que l'on ne peut émettre de diagnostic qui vaille qu'à l'autopsie puisque la démarche créatrice ne s'adresse véritablement qu'à l'audience posthume, qu'elle est la préparation ou l'expédition par le vivant d'un don qui ne sera décacheté que lorsqu'il ne sera plus là. Toute œuvre qui importe est testamentaire, non seulement de celui qui l'a signée, mais du monde, de l'espace-temps dont elle témoigne. »

On n'avait jamais avec Jacques De Decker de rencontres indifférentes. C'est suffisamment rare pour être pointé. Tout conspire en général à banaliser les échanges, à les réduire à un service minimal somnolent. Avec lui, au contraire, l'échange, l'échange véritable, commençait à la seconde, et finissait sur le fil, laissant l'esprit en alerte pour une prochaine fois.

Tel que je l'ai connu, il n'était jamais vague, jamais en retrait, jamais convenu. Il répondait à ce qu'on lui disait avec des arguments de surprise et non avec des idées reçues et des diktats.

Les lieux, les circonstances, les hasards qui mettaient quelqu'un en sa présence pouvaient être de faible intérêt. La conversation pouvait être rapide, bousculée, entre

deux portes, entre deux groupes, et s'interrompre au milieu d'une phrase, comme souvent, quand le temps est compté. Mais elle ne portait que sur des choses nécessaires et sensibles. Elle n'avait pour modèle, ou pour cible, que la vérité.

La vérité est rarement métaphysique : elle a un penchant pour le concret. Que le sujet soit la météo, la peinture, les tics de langage, l'Atomium, le risotto, le calvinisme, les ventilateurs, la Palestine, Wagner, Valéry, Murakami, l'agriculture bio ou l'usage du téléphone au cinéma, elle cherche la clarté du visible sans un instant d'hésitation. Elle sait que l'indéterminé est le sommeil de l'esprit : il ne se passe rien tant qu'on en reste aux idées générales. Il faut donner aux idées leur vitesse, c'est-à-dire, leur roman. Une cassure soudaine, une vue en coupe, une remarque oblique, remettent les choses à leur vraie place, par l'effet d'une sorte d'accommodement de l'œil. Aussitôt, le grand tourbillon d'images omnivalentes s'immobilise ou s'organise ; les idées deviennent des objets tangibles ; et l'univers spectaculaire redevient le monde immédiat, inégal et rapide, où chaque instant est un choix.

Cet art de distinguer entre les organismes vivants de l'existence et les scories de pensées mortes, j'y vois la présence d'esprit, dans ce qu'elle a de plus charmant et de plus nécessaire. Elle surgit, à mes yeux, d'un des traits de caractère les plus frappants de Jacques De Decker : son tempérament passionné. Il faut bien mal le connaître pour croire qu'il est quelqu'un de froid et de sage. Réserve, peut-être, mais sans aucune froideur.

Ce n'était vraiment pas un pratiquant de la sagesse ordinaire : c'était un professeur de sagesse tempérée par la passion.

Il regardait le péril coronaire qui rodait autour de lui, à distance, comme situé dans un autre monde que celui dans lequel on vit et on meurt. Cette légèreté fut sa force : jusqu'au bout.

Il poursuit à présent sa tractoire à une vitesse folle, par-dessus les pièges du temps. Et nous arrache au vertige du vide.

Dans le tombeau d'un écrivain mort, il n'y a personne : rien que des songes.

Mesdames, Messieurs,

On dit que je succède ici à Jacques De Decker. Comment lui succéder ? Lui si riche, si compétent, si présent, si agile, si attractif, si nécessaire. Clé universelle

ouvrant les portes de la culture. Passeur, connecteur, vigie ! Non, je ne lui succède pas. J'occupe son siège en son absence, comme on tient la place d'un ami retenu ailleurs, en attendant qu'il revienne, et qu'on la lui rende. Et comment me réjouir sans mélange d'entrer à l'Académie, au-delà de l'honneur que j'en ressens, quand le prix à payer est si lourd ?

Nous avons parfois pensé que nous pourrions y siéger, un jour, côte à côte. Tout de même, si sensible qu'on soit à la mobilité des choses, à la rapidité des changements d'état, au renversement des alliances entre les vivants et les morts, on n'imaginait pas que l'amitié prenne ainsi cette tournure : que je serais aujourd'hui devant vous, et dans quelles circonstances, hélas, un tel événement se produirait ; ni qu'il me faudrait, dans cette vitesse du temps, chercher le point fixe sans lui.

Il était le plus jeune de mes amis ; notre amitié était née de la veille, quoique je le connusse depuis trente ans. Notre entente particulière a été le fruit d'un soudain et merveilleux coup de foudre, qui est venu modifier l'idée première et durable que nous nous étions faite l'un de l'autre (habitudes, hâtes, division du temps). Durant la dernière année de ce qui fut son existence, il m'associa au jeu de son imaginaire et de ses multiples pôles d'intérêt ; et nos rencontres s'adaptaient aux amplitudes de l'imagination, au fil des sujets de traverse : un véritable feu de joie, qui commençait à jeter de hautes flammes, quand il fut soufflé par la mort.

Si je devais dire ce qu'est pour moi l'amour, ce qu'est pour moi la littérature, ce qu'est pour moi la France, il me semble que j'y parviendrais assez bien. Ce sont les trois passions de ma vie. Elles n'en forment sans doute qu'une seule. Pour l'amitié, c'est plus complexe.

L'amitié est une chose étrange, bien plus étrange que l'amour, selon moi. Elle n'a pas besoin de présence. Elle n'a pas besoin de signes. Un rien la confirme. Un rien la relance. Elle est toujours prête à flamber, sans mérite, sans efforts. Elle est rare, mais elle est efficace. Elle se suffit à elle-même. Elle est platonicienne par essence. Elle aime chez l'autre, non pas ce qu'on y met soi-même, mais ce qui s'y trouve réellement. Les grandes qualités que j'évoque ici ne proviennent pas d'une illusion rétrospective : elles étaient bien réelles.

Il est parfois difficile, quand il s'agit d'amitié, de savoir si elle précède ou si elle suit une première rencontre : tant quelquefois tout converge, tout se met en place pour que la découverte l'un de l'autre se confonde avec des retrouvailles. Alors, les

mots, les références, les souvenirs, les attentes, les espoirs, les jugements, la vision, révèlent un partage commun depuis l'origine. La rencontre effective est une confirmation.

Quel compte ! Quelle mystérieuse arithmétique, cette suite de hasards qui s'additionnent et se soustraient à l'infini, pour aboutir à ce regard lumineux, à cette voix de miel, à ce sourire où naissait la pensée : oui, Jacques De Decker.

Toute liaison humaine, même la plus intime, c'est-à-dire la plus intellectuelle, car l'intimité véritable c'est l'esprit, nous comble et nous prive à la fois. Il ne suffit pas qu'un ami disparaisse, par la rupture ou par la mort, pour le perdre. Nous le gardons et nous le perdons à chaque fois que nous retrouvons sa trace, que nous éprouvons sa griffe, ici ou ailleurs. De celui dont je parle, la présence et l'absence me sont également terribles. D'une semaine à l'autre, nous nous retrouvions. Échange sans commencement ni fin. Nous tirions ensemble, à tour de rôle, le fil d'or. Mais le fil d'or a cassé. Le fil d'or casse toujours et l'un des deux, *et personne Dieu merci ne peut dire lequel, car alors la partie serait trop inégale*, reste seul en tenant à la main ce tronçon de vie interrompue.

Copyright © 2022 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Luc Dellisse, *Réception de Luc Dellisse. Séance publique du 29 octobre 2022 [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2022. Disponible sur : <www.arllfb.be>